

Il vient de loin ce chant de bain chaud et de vin fruité que la nuit épice de sa langue noire. On l'entend monter sur l'épaule des feuilles et retentir jusqu'aux tréfonds du ventre. La musique de la vie qui fuit, sans rien de funèbre, sourd de la terre, s'installe en croupe sur les vents, enjambe les mots en jachère sous les tempes.

De loin – qu'il vient de loin – ce chant rocailleux, de là où le sable filtre le jour jusqu'au dernier sourire.

Tout se prend de vert. Du tendre presque jaune au foncé de gris et de bleu. Un pinceau retouche le jour. Une main repeint une vie endormie. Le printemps s'invente-t-il dans le désir de vivre ? Ou est-il cadeau à la terre en bout de sommeil ? Ou présent d'utopie coulant dans les veines jusqu'au sourire ? L'intime se pare de lumière. Je me coupe la langue pour écrire le rêve qui m'habite.

Le train est entré en gare. Personne ne descend pour recevoir les fleurs que je tiens à la main. Un bouquet de désespoir, murmure une voix que je connais trop bien. Y a-t-il seulement quelqu'un derrière les portes, derrière les vitres ?

Ce train transporte-t-il une âme qui me soit destinée ? J'oscille sur le quai comme un métronome dans une sonate de Bach.

Le train repart. Je ne serai pas du voyage. S'installe un silence de regards perdus. Toute une vie reflue du bouquet brandi comme un talisman. Dehors la lune arrondit son masque vénitien sur le mur clair de l'oubli.